

**NOTE A L'ARTICLE D'EMMA GOLDMAN:
«POURQUOI LA RÉVOLUTION RUSSE N'A PAS
RÉALISÉ SES ESPÉRANCES?»**

***Pensiero e Volontà* - 16 mai 1925**

Après avoir passé en Russie les deux premières années de la révolution, Emma Goldman en est repartie sans illusions et écœurée. Elle a publié par la suite, en anglais, deux livres du plus haut intérêt où sont examinées en détail les causes de l'échec de la révolution.

L'importance tout à fait particulière des livres d'Emma Goldman et leur valeur de témoignage tiennent d'une part aux mérites et à la sincérité bien connue de l'auteur, et d'autre part au fait qu'elle était avec les anarchistes. Ces derniers, enthousiastes, ont coopéré avec le gouvernement bolchévique - et l'opportunité et la cohérence d'une telle position nous semblent discutables - et ils ne s'en sont éloignés que lorsqu'il s'est avéré tout à fait évident que le nouveau régime russe n'était qu'une tyrannie de plus, tyrannie qui, du reste, s'appuyait sur les anciens membres de la police tzariste.

Les pages reproduites ci-dessus sont la conclusion de son dernier livre (*My further disillusionments in Russia*, Ed. Doubleday, Page & Co., New York). Les lecteurs qui ne peuvent lire tout le livre à cause de l'obstacle de la langue, peuvent se faire une idée d'ensemble du contenu en lisant et en méditant la conclusion ci-dessus.

Pour notre compte, nous voulons faire la remarque suivante.

Emma Goldman place, parmi les causes principales de l'échec russe, l'antipathie, la haine des ouvriers manuels envers les intellectuels, et leur mépris pour la science et pour les œuvres de l'esprit.

Ce qui ne nous semble pas exact.

Les ouvriers ont même trop de respect et d'admiration pour les personnes instruites... qui souvent s'avèrent l'être bien peu. C'est à la fois un bien et un mal, parce que des intellectuels, il y en a de toutes sortes: des révolutionnaires et des réactionnaires, des bons et des mauvais, et surtout des utiles et des nuisibles selon les disciplines auxquelles ils ont consacré leurs études et leur activité; il y a des savants, des médecins, des ingénieurs, des artistes, des instituteurs, mais il y a aussi des prêtres, des magistrats, des politicards, des militaires.

C'est le cas en Italie et il me semble que ce doit être aussi le cas en Russie, parce que nous voyons que tous, ou du moins presque tous les chefs de la Révolution russe sont des intellectuels, à tel point qu'on peut dire que la lutte a été une lutte entre intellectuels et que la masse, comme d'habitude, a servi d'instrument.

Il est certain que tant que la science et l'instruction supérieure seront le privilège d'un petit nombre (et il en sera ainsi tant que les conditions économiques actuelles dureront), il est fatal que ceux qui ont le savoir l'emportent sur ceux qui ne l'ont pas. Mais afin que cette prépondérance ne soit pas une raison ni un moyen pour perpétuer les maux actuels ou pour fonder de nouveaux privilèges et de nouvelles tyrannies, il faut certes insister sur le fait que la science est une belle chose et que la direction technique est quelque chose d'utile et de nécessaire, et il faut inspirer aux ignorants le désir de s'instruire et de s'élever. Mais il faut aussi leur faire voir et leur faire comprendre que ce n'est pas parce qu'ils sont ignorants qu'ils doivent être opprimés et maltraités; et que cela leur donne plutôt droit à plus de considération pour contrebalancer le fait d'être privés de ce que la civilisation humaine a de meilleur.

Et si les «*intellectuels*», ceux qui ont eu la chance de pouvoir instruire, prennent part à une révolution par amour sincère du bien de tous, ils doivent se mettre sur un pied d'égalité avec ceux qui ont eu moins de chance qu'eux, pour les aider à s'élever. Et non pas voir dans la masse un troupeau à conduire... et à tondre en lui enlevant la possibilité de s'éduquer à la libre initiative et à la liberté, ou - pire encore - en la contraignant à l'obéissance au moyen des gendarmes.

Errico MALATESTA.
